



CE QUE J'APPELLE OUBLI

MISE EN SCÈNE
NICOLAS BERTHOUX

EN COLLABORATION AVEC
CAROLINE GONCE

UN TEXTE DE
LAURENT MAUVIGNIER

Une production Cie Mêtis

Une coproduction

Le Nouveau Théâtre d'Angers - Centre Dramatique National

Le Grand T - Théâtre de Loire-Atlantique

- Création 2015 -

Distribution:

Avec: Nicolas Berthoux

Collaboration artistique: Caroline Goncè

Création et régie lumière: Stéphane Bazoge

Création sonore: Jérôme Paessant

Régie son: Guillaume Barré

Résidences:

Du 2 au 13 février 2015 - Le Grand T - Nantes

Du 16 février au 3 mars 2015 - Le Quai / Nouveau Théâtre d'Angers

Diffusion:

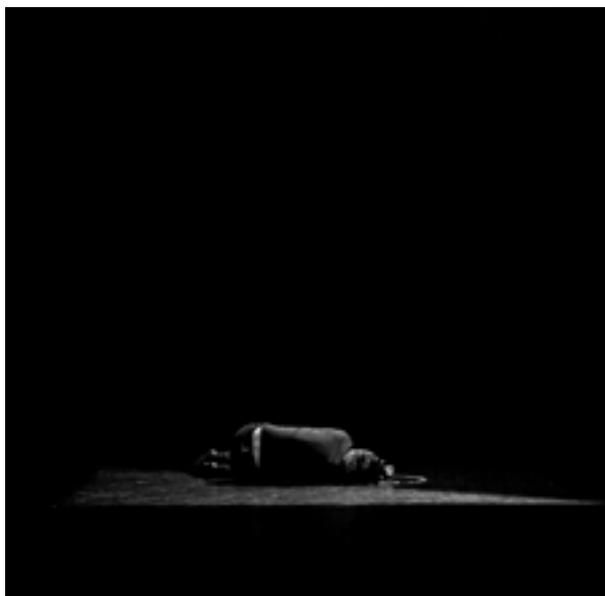
Du 9 au 13 mars 2015 - Le Grand T - Nantes (44)

Du 16 au 21 mars 2015 - Nouveau Théâtre d'Angers (49)

Jeudi 26 mars 2015 - 14h30 et 20h30 - Château Plessis-Macé (49)

Vendredi 6 janvier 2017 - Théâtre de l'Hôtel de Ville - St-Barthélémy d'Anjou (49)

19 et 20 janvier 2017 - Théâtre des Asphodèles - Lyon (69)



© Jérôme Paessant

Un jeune homme se trouve presque par hasard, au gré de sa marche, dans un supermarché. Parce qu'il a soif, subitement, il ouvre une canette de bière et boit. Quatre silhouettes. Quatre costumes sombres. Quatre pantalons noirs. Quatre chemises blanches surmontées d'une cravate noire. Quatre vigiles arrivent, rapidement, jusqu'à lui. Ils l'interpellent. Ils l'emmènent, non pas au poste de sécurité, mais loin, loin au fond d'une réserve

- Il ne peut se douter ni imaginer qu'il ne lui restera bientôt que la nudité
et la froidure sur un matelas de fer ou d'Inox -

Loin de narrer ou de commenter un fait divers, loin du voyeurisme et d'un traitement faussement empathique, loin d'un pathos qui l'aurait banalisée, la fiction de Laurent Mauvignier est écrite sur une portion de phrase. Une portion prononcée en un seul souffle - un souffle écrit sur soixante pages mais qui dure bien au-delà, un souffle qui ne se perdra ni ne s'éteindra - une phrase prise alors qu'elle a déjà commencé

- et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu -

Cette voix qui surgit de nulle part est celle du narrateur s'adressant au frère cadet de la victime. Elle semble être un cri de révolte contre ce que les autres appellent fatalité, être une dénonciation d'un monde - dans lequel évolue une foule anonyme, indifférente - où chacun peut basculer d'un jour à l'autre dans l'oubli, être un écoeurement d'une violence dérisoire au point d'en devenir banalité.

En fixant l'horreur sur ce - *pour si peu* - sur cette bière, le procureur et tout ceux qui ont, de près ou de loin, donné leur avis sur ce fait divers nient que cet homme avait une vie... mais une vie dans laquelle tout le monde s'ignore, dans laquelle les êtres se croisent sans se voir, une vie d'indifférence qui conditionne celle en société - *ce que j'appelle oubli* -

C'est une société abrutissante et aliénante, égoïste et égocentrique, que nous dépeint Laurent Mauvignier. Cette société est la nôtre. Nous y vivons sans même avoir conscience que nous la subissons. Le constat est sans appel. Nous assistons impuissants au drame qui se joue tous les jours devant nos yeux d'aveugle, et la parole du défunt nous le rappelle avec force et fracas

- ma mort n'est pas l'événement le plus triste de ma vie, ce qui est triste dans ma vie c'est ce monde
avec des vigiles et des gens qui s'ignorent dans des vies mortes comme cette pâleur -

La mise en accusation est énoncée et met mal à l'aise. Elle est un immense aveu d'échec et ce vide ne sera comblé par quelque lueur d'espoir que ce soit

- tu ne crois pas que si les gens voulaient ça vaudrait le coup d'attendre le plus longtemps possible de ce
côté là de la vie ? Mais ça, c'est encore une façon d'espérer un truc, comme au dernier moment,
quand il y avait cette voix qui continuait et répétait, pas maintenant, pas comme ça -

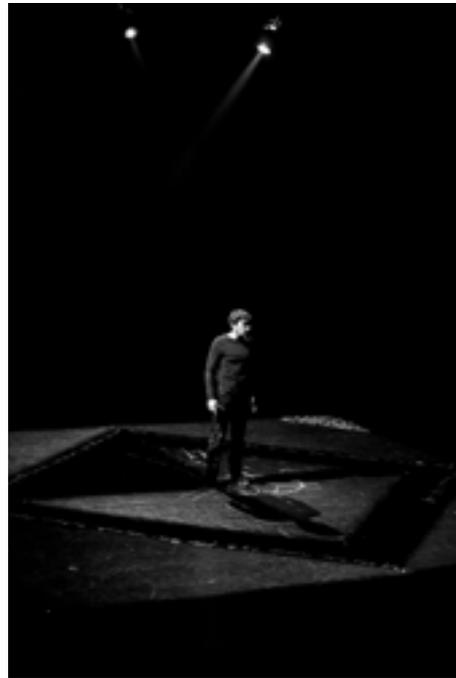
Si ce n'est par ce texte. « J'écris pour agir » disait Voltaire, *Ce que j'appelle oubli* n'est pas autre chose qu'un acte de résistance.

Afin d'être au plus près de l'énergie du texte qui pousse les mots hors du corps, le travail scénique s'organise sur le dépouillement, sur la parole simple, sur la parole donnée à écouter, mais avec un corps engagé, un corps qui insuffle les mots.

Sur scène, un comédien seul, seul avec ces mots qui tour à tour attristent, consolent, bousculent, conspuent, décrivent, dégoûtent, interrogent et n'en finissent pas de résonner dans cet espace vide. Un plateau volontairement nu, vide de tout et symbolisant le néant de l'être dans une société où l'homme est seul face à un système qui a cessé d'être humain. Un vide quasi sidéral dans lequel des vies disparaissent chaque jour à l'instar de ces étoiles qui s'éteignent dans l'indifférence la plus totale.



© Jérôme Paressant



© Jérôme Paressant

Ce plateau nu est aussi symbole de l'état dans lequel l'esprit doit se trouver pour atteindre la pleine conscience, cet état qui consiste à ramener son attention - l'attention juste - sur le présent et à examiner les sensations qui arrivent au cerveau. Le narrateur ayant atteint cette pleine conscience en devient omniscient et invite le lecteur (le spectateur pour ce qui nous concerne) dans ses pensées, au plus profond de lui, mais aussi au plus profond des ressentis, des souvenirs de la victime. Au travers de la vie d'un homme, il nous conte la vie. Grâce aux propos du narrateur, seul dans un monde abyssal, la vie d'un homme oublié reprend corps.

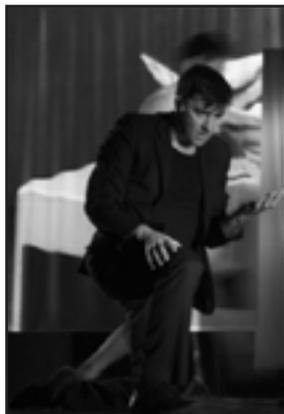
La lumière et le son

Bien entendu la lumière et le son joueront un rôle prépondérant. Avec toujours à l'esprit le fait de parler de notre société, mais cette fois en dénonçant la surmédiatisation à cause de laquelle l'information essentielle ne circule plus et qui nous fait oublier l'autre, le travail sonore et musical s'établira autour d'une bande son omniprésente. La présence continue du son ne veut pas dire qu'elle prendra le pas sur la parole. Non, cette présence reflètera ce que nous vivons tous les jours, ces bruits à peine perceptibles qui nous suivent de manière incessante, un brouhaha, un mélange de sons du quotidien qui nous désorientent et qui, au final, nous propulse vers l'assourdissement.

La lumière apportera un appui ou un contre-point de ce qui est énoncé, de ce qui est vécu ou donné à voir. La discussion avec le créateur lumière a fait naître l'envie d'un éclairage par réflexion. Des lumières indirectes qui appuieraient l'idée d'une parole perdue dans un espace surmédiatisé.

En conclusion, bien que soutenu par les artifices adéquats que sont la lumière et le son, l'essentiel de *Ce que j'appelle oubli* porte sur l'interprétation. Ce texte se joue comme une partition musicale. Osciller entre la distance et l'empathie, jouer de variations dans les intentions et les intonations, les accélérations et les retenues. Tout est question de rythme dans ce mouvement continu. Une interprétation qui doit donner l'illusion de l'essoufflement, d'être submergé par les mots et le flot des pensées. Une partition qui doit être interprétée avec tact et douceur, mais aussi avec force et conviction ; une interprétation qui vise à rendre ce texte organique et, surtout, à ne pas oublier.

Nicolas Berthoux, metteur en scène et comédien



A sa sortie du Conservatoire National de Région d'Angers, il joue le rôle de Solange dans *Les Bonnes* de Jean Genêt. A la suite de quoi s'enchaîneront de nombreux spectacles, parmi ceux-ci *Mariage à Sarajevo* de Ludwig Fels et *Portrait d'une femme* de Michel Vinaver mis en scène par Claude Yersin, ou *L'inquiétude* de Valère Novarina.

En 1997, il initie la compagnie Mêtis avec le désir d'interroger le monde contemporain et met en scène près d'une vingtaine spectacles d'auteurs variés (Michel Azama, Valère Novarina, Philippe Minyana...). Depuis la naissance de la compagnie Mêtis, il s'attache à un échange des artistes issus d'autres disciplines. Les spectacles ainsi proposés sont des objets hybrides mêlant à tour de rôle ou en même temps théâtre, danse, vidéo, musique électronique...

Depuis 2009, un travail sur la mémoire est engagé. Il invite son ami Marc Béziau (auteur) à écrire ce qui deviendra *Bab'el porte - Mémoires d'Algérie*. Cette réflexion et ce travail sur la mémoire donnent lieu à une collaboration qui dure jusqu'à ce jour et à de nouvelles créations : *Abdesslem, l'oublié* ou les mémoires d'un ancien tirailleur marocain, *36 poses* ou ces bribes de souvenirs personnels qui font que chaque petite histoire forme l'Histoire, et en 2104, *RPG14 ou le jeune homme et la machine à tuer* ou une réflexion sur ce que peut apporter une vision de la jeunesse de l'époque à celle d'aujourd'hui.

C'est dans la continuité de cette réflexion sur la mémoire qu'il monte aujourd'hui *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier.

Caroline Gonce, collaboration artistique

Collaboratrice artistique de Frédéric Bélier-Garcia depuis 2001, elle été son assistante pour la mise en scène de *Hilda* de Marie Ndiaye en 2002, de *Et la nuit chante* de Jon Fosse en 2003, de *La Ronde* de Schnitzler en 2004, de *La Chèvre ou qui est Sylvia?* d'Edward Albee en 2005, de *La cruche cassée* de Heinrich von Kleist en 2007, de *Yaacobi et Leidental* d'Hanokh Levin en 2008 et de *Liliom* de Ferenc Molnar en 2009.

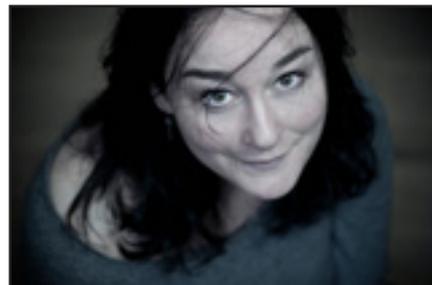
À l'Opéra, elle a également collaboré avec lui pour *Verlaine Paul*, *Don Giovanni*, *Lucia di Lammermoor* et *Le Comte Ory*.

En 2009, elle a mis en scène le projet pédagogique des *Chorégies d'Orange Traviata* à l'Auditorium du Vaucluse. En 2011, elle met en scène *Toute vérité* de Marie Ndiaye et Jean-Yves Cendrey et joue dans *La médaille* de Lydie Salvaire mise en scène Zabou Breitman.

En 2012, elle met en scène (avec Guy-Pierre Couleau et Vincent Garanger) *Bluff* de Enzo Cormann. Elle a également été assistante de Zabou Breitman pour *L'Hiver sous la table* de Roland Topor, et de Jorge Lavelli, Maurice Benichou, Nicole Aubry, Jacques Décombes.

Au cinéma, elle a joué dans le film de Zabou Breitman, *L'Homme de sa vie* et dans *Un Plan parfait* de Pascal Chaumeil.

Elle a été conseiller artistique au Nouveau Théâtre d'Angers, Centre Dramatique National des Pays de la Loire de 2007 à 2011 et secrétaire générale du Centre National de Danse Contemporaine pour la saison 2011-2012.



Stéphane Bazoge, créateur et régisseur lumière



Né en 1969, Stéphane a été pendant 15 ans ouvrier à l'usine en tant qu'ajusteur, soudeur, magasinier, opérateur, régleur, tourneur, fraiseur mais aussi maçon, déménageur, jardinier, commercial.

Malgré cette polyvalence dans le travail, comme pour pallier à un manque qu'il ne connaissait pas encore, il a créé un groupe de rock (« Distorsion») au sein duquel il était bassiste.

C'est avec ce groupe qu'il fait ses premières armes en lumière, ce qui le poussera progressivement

à se consacrer pleinement à sa nouvelle passion, pour en faire son métier. Après quelques expériences en Corse, dans les Alpes, en Martinique et un passage à Paris, Stéphane s'établira finalement en Loire Atlantique, où il travaillera pour plusieurs salles de spectacle en tant que technicien/régisseur lumière et entamera ses premières créations lumière avec des compagnies amateur.

A partir de 2008, il multipliera les créations lumière aux côtés de compagnies professionnelles, entre autres : Son'Icone danse, Cie 158, Cie Métis, Air Food Company, Cie Le Chat qui guette, Cie Ademi-mot...

Depuis 2008, il travaille tous les ans sur le Festival « In » d'Avignon, en tant que technicien et/ou régisseur lumière à la Cour d'honneur du Palais des Papes.

Jérôme Paessant, artiste audio-visuel



Jérôme Paessant explore la musique électronique en la confrontant à l'improvisation depuis 1998. Il a collaboré à nombreux projets au point de rencontre de la musique, du théâtre, et de la danse (Compagnie Mise(s) en scène, Compagnie Le Paon du Jour...).

Jérôme Paessant a croisé les talents de LENA (Mathias Delplanque), de Vadim Vernay, de OLDMAN (Charles Eric Charrier), de HOPEN (Childe Grangier)...

Improvisateur, il a déjà enregistré ou joué avec Dominique A, Le Floating Roots Orchestra, Michel Saulnier, Denis Frajerman, Laurent Rochelle...

Le champ musical de Jérôme Paessant navigue entre jazz, electronica, musiques improvisées... sans s'interdire aucune passerelle sonore... identité sonore «transversale» en résumé... Il a réalisé une

vingtaine de disques sous différents alias (Abraxas Projekt, DoWnTaO, Oldman & J.Paessant...)

Jérôme Paessant est par ailleurs réalisateur de films et photographe. Parallèlement à des films de commande, il a réalisé un court-métrage de fiction : « *Le Passager* » avec Nicolas Berthoux, présenté dans le cadre d'« Une Semaine Enchantée ».

Guillaume Barré, régisseur son

Ouvrant depuis plus de 20 ans dans le spectacle vivant, il s'est professionnalisé dans l'organisation d'événements culturels et a occupé des postes de directeur technique, régisseur général et technique, sur des festivals et structures de la région des Pays de la Loire, partagés entre musiques actuelles, théâtre, arts de la rue et poésie contemporaine (Tour de Scènes, Aux Arts etc., Ca Chauffe, les Traver'cé, Midiminuit Poésie, les Accroche-cœurs, CNAR La Paperie...).

Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de Batterie Agostini à Paris, Il a enseigné dans les écoles de musique la pratique de la batterie et des percussions pendant plus de 10 ans entre 1991 et 2002.



Parallèlement à l'enseignement et la pratique de son instrument dans diverses formations, il se forme sur les techniques du son à l'Européan Broadcasting School. En 1998, il fonde l'association Musica (49) et crée un studio d'enregistrement où il fait ses armes d'ingénieur du son.

Outre les productions de groupes locaux, Il y réalise les 8 compilations des groupes programmés du festival Tour de Scènes et y enregistre notamment les Santa Macairo Sound System, Ma Valise, l'Orchestre du Coin, Sviska Mepa, Mad Nomad's, Zicabilo, Carc[h]arias, Spanouch'....

Fort de ces expériences, il vient naturellement à la sonorisation en live. Sonorisateur, Il accompagne sur la route des formations tel que Cherry Plum, la fanfare A la Gueule du Ch'val, Terminal 12, le Souffle du Larsen, Christophe Bellœil, Spanouch', la compagnie Six Monstres, Cie Eoliharpe, la compagnie Métis...

Mêtis a été créée le 23 décembre 1997. Son travail est axé sur la volonté de compréhension de la société actuelle et le décryptage des mœurs de ses contemporains. La compagnie se nourrit essentiellement de la dramaturgie contemporaine pour créer ses spectacles ou élabore elle-même ses créations. Le texte reste un des éléments moteurs de sa recherche artistique.

Composée d'une équipe modulable en fonction des spectacles, Mêtis s'enrichit de leur individualité et propose ainsi des spectacles aux thèmes et aux formes très diversifiés.

Mêtis propose aussi, au travers des compétences de comédiens-metteurs en scène et dans un objectif pédagogique et ludique, des ateliers de pratique artistique et des aides à la mise en scène.

QUELQUES SPECTACLES PASSES



Plusieurs thématiques apparaissent dans **ABDESSEM L'OUBLIÉ**, témoignage allant de l'occultation du rôle des combattants issus des colonies, aux responsabilités des élites locales, en passant par la solitude imposée par l'exil et à la place du libre-arbitre dans le maelström de l'histoire.

Ici se pose la question du choix : accepter ou refuser, se révolter ou subir.

Le personnage d'Abdessem oscille constamment, subissant le plus souvent les tribulations de son destin avec le fatalisme de celui auquel la vie n'a rien promis et qui n'en attend rien, mais avec, en même temps, un humour distancié et le goût de la vie de celui qui en connaît le prix, l'éloignant de la tentation du désespoir.

Créé en 2009, la pièce **BAB'EL PORTE** est née du désir de travailler sur la mémoire et la transmission de celle-ci aux nouvelles générations. En 2007, un travail de recueil de témoignages de personnes ayant vécu en Algérie entre 1954 et 1962 est alors initié par Nicolas Berthou, metteur en scène. Naturellement il apparaît que ces témoignages doivent être portés sur scène. Le metteur en scène se tourne vers l'auteur Marc Béziau. Le sujet, celui des mémoires divergentes et partielles, douloureuses et singulières de l'individu porteur de l'histoire de son peuple et de sa famille, est aussi celui du passé qui s'invite dans un monde qui a cru pouvoir vivre un présent sans histoire.



L'INQUIETUDE (2001), une plongée au cœur de l'univers de Valère Novarina, est un don au public de la résonance diffuse qu'il peut avoir en nous et un travail axé sur le sens de l'existence et la place de l'homme dans la société. L'investigation sur le langage, sur le sens des mots, constitue l'essentiel de la création.

ZOO DE NUIT DE MICHEL AZAMA (2000) s'est fixé sur l'exclusion des marginaux communément appelés « SDF », liée aux enjeux économiques de la société contemporaine. Ce spectacle aborde les rapports humains dans ces microcosmes que forment les squats ont été mis en avant.

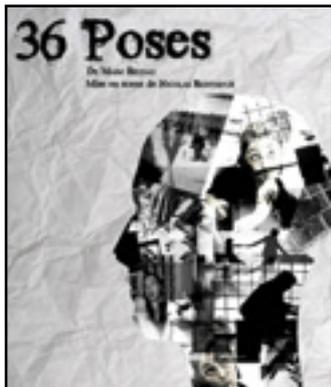


Dans **DES BRAVES GENS QUI S'AIMENT DE DETESTER ENSEMBLE** (1998), Mêtis s'est attachée aux problèmes liés à la montée d'un parti d'extrême droite en mettant en exergue l'entretien donné par un des dirigeants de ce parti à un journaliste du *Berliner Zeitung* et en le confrontant à des auteurs allemands comme Brecht, Fassbinder ou Müller.

36 POSES

De Marc Béziau

Mise en scène de Nicolas Berthoux



Forme pluridisciplinaire mêlant théâtre, danse, musique, photo et vidéo, *36 Poses* propose un nouveau langage, distancié et pluridimensionnel, de la scène. Formé d'instantanés, de bribes et de lambeaux, le texte rassemble ainsi des évocations et des instants, figés par la photographie mais reconstruits ou réactivés par la mémoire, entre fabrication, réminiscence, rêve et réalité. Des souvenirs d'enfance aux souvenirs les plus actuels, des premières amours aux amours présentes, des naissances aux morts subites, de l'histoire à l'Histoire, ces moments constituent notre aventure personnelle et font resurgir un sourire, une larme... une petite nostalgie.

Coproduction : THV de Saint Barthélémy d'Anjou

RPG 14 OU LE JEUNE HOMME ET LA MACHINE A TUER

De Marc Béziau

Mise en scène de Nicolas Berthoux

Spectacle labellisé par la Mission du Centenaire.



Alors qu'environné d'écrans, il joue à un jeu de guerre sur sa console, un jeune homme est interpellé par des voix sortant d'outre-tombe. La lumière vacille et petit à petit l'ensemble de ses outils technologiques deviennent incontrôlables. Des avatars - jeunes gens de toutes nationalités, femmes et hommes, militaires ou civils- apparaissent. Tous ont vécu la Première Guerre mondiale. Un dialogue s'instaure alors entre ces jeunes de générations différentes : un siècle après, la jeunesse foudroyée de 1914 rencontre la jeunesse désenchantée de 2014.

En confrontant le vécu de la jeunesse de l'époque (celle du front comme celle de l'arrière) à celle d'aujourd'hui, le spectacle s'interroge sur la place de la mémoire vivante comme possible chemin vers un « vivre ensemble » apaisé.

EN UN MOT COMME EN VIN

Mise en scène de Nicolas Berthoux



Copyright: Jérôme Paressant

Dans le cadre de la saison culturelle de Montreuil-Juigné 2014 sur le thème du rouge passion, la compagnie Mêtis à créé une dégustation vinicole en lecture-musicale. Sous la forme d'une simple dégustation, un viticulteur, un musicien et un comédien vous conteront l'histoire du vin et l'amour du terroir.

Olivier de Serres, Rabelais, Jean Giono, Omar Khayyâm, Gaston Bachelard et bien d'autres auteurs accompagneront les convives lors de ce voyage gouleyant, suave, poétique et musical.

Un roman de Laurent Mauvignier au théâtre

Nicolas Berthoux et Caroline Gonce mettent en scène *Ce que j'appelle l'oubli*. La pièce sera jouée au Quai, du 16 au 21 mars.

C'est une vraie performance que cette transcription au théâtre du roman de Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle l'oubli*.

Un jeune homme se trouve presque par hasard, au gré de sa marche, dans un supermarché. Parce qu'il a soif, il ouvre une canette de bière et boit. Quatre silhouettes. Quatre costumes sombres. Quatre pantalons noirs. Quatre chemises blanches surmontées d'une cravate. Quatre vigiles, arrivent, rapidement, l'interpellent, l'emmènent, non pas au poste de sécurité, mais loin, au fond d'une réserve...

Le plateau volontairement nu, vide de tout, où le comédien est seul, symbolise le néant de l'être, dans une société où l'homme est seul face à un système qui a cessé d'être humain.

Le roman de Laurent Mauvignier n'est qu'un souffle, une seule phrase écrite sur soixante pages. Une portion de phrase, sans son commencement ni sa fin. Écrite sans ponctuation, à part les virgules.

Nicolas Berthoux, de la compagnie Métis, seul en scène, n'est pas le premier à tenter ce que l'on croirait impossible. Captiver le public avec cette seule phrase. Après Podalydès et Prejlocaj, lui et Caroline Gonce, metteur en scène, collaboratrice artistique de Frédéric Béliet-Garcia, se sont lancés. Mauvignier est lui-même surpris que l'on monte ses textes.

« Ce sont nous, les comédiens, qui lui faisons découvrir la matière théâtrale de ses romans très rythmiques, qu'il écrit avec des boules **Quies dans les oreilles** », confie Nicolas Berthoux. « On a échangé par mails avec lui. Il est très cool et ne nous a donné aucune indication, complète Caroline Gonce. C'est une société abrutissante et aliénante, égoïste que nous dépeint l'auteur. On assiste impuissant à un drame qui se vit tous les jours. Chacun



Nicolas Berthoux, seul en scène, fixe l'horreur sur si peu... une canette de bière.

peut basculer dans l'oubli, c'est un immense aveu d'échec. »

Du lundi 16 au samedi 21 mars, au Nouveau Théâtre d'Angers, Le

Quai, cale de la Savatte. Du lundi au mercredi à 19 h 30, jeudi et vendredi à 20 h 30, samedi à 18 h. Tarifs de 5 € à 23 €. Tél. 02 41 22 20 20. Attention, il ne reste que quelques places.

Le souffle de Mauvignier sur scène

La Scène de répétition NTA du Quai accueille la C^{ie} Métis de Nicolas Berthoux pour sa création

• Ce que j'appelle oubli • de Laurent Mauvignier. Un seul en scène à voir ce soir et jusqu'au 21 mars.

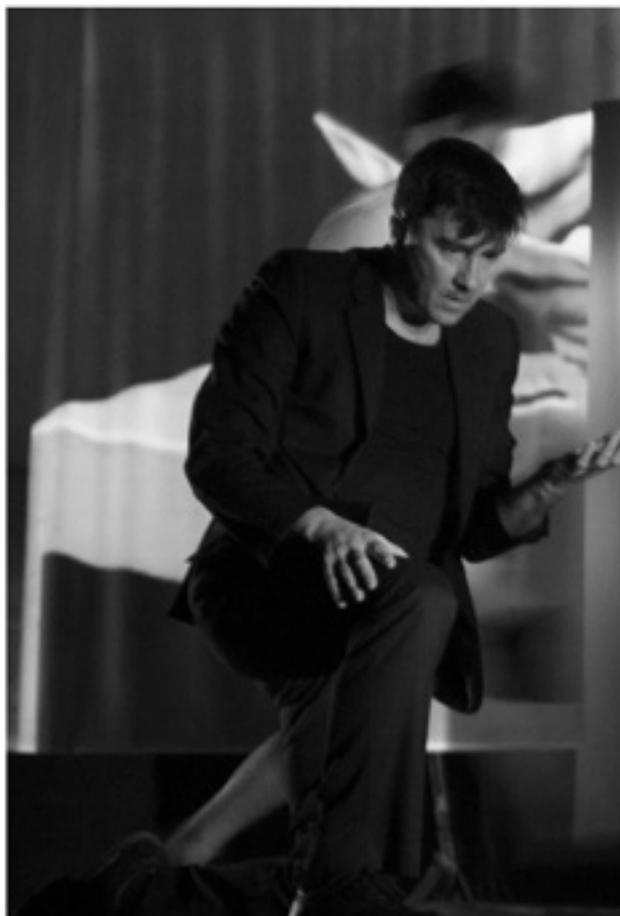
LÉLIAN

redac.angers@courrier-ouest.com

Laurent Mauvignier possède l'art de s'emparer de faits réels pour en faire des fictions singulières où sourdent sa voix si particulière et ses obsessions (le drame du Heysel pour « Dans la foule », la guerre d'Algérie pour « Des hommes »). Avec « Ce que j'appelle oubli » (Éditions de Minuit, 2011), il évoque un drame survenu à Lyon en 2009. Un jeune homme, assoiffé, vole une bière dans un supermarché et se fait tuer, dans l'arrière-boutique par quatre vigiles du magasin. En une seule phrase de soixante pages, le souffle de l'auteur se fait entendre. « C'était le travail le plus difficile que de retrouver le côté vertigineux de la lecture, explique le comédien et metteur en scène Nicolas Berthoux de la compagnie Métis. Retrouver aussi ce souffle qui redonne vie, quelque part, à la victime. Et surtout éviter le trop narratif, le trop joué ».

Une écriture théâtrale et cinématographique

Ce texte n'étant pas destiné au théâtre, le comédien, fortement épaulé par Caroline Goncé, elle-même comédienne, metteur en scène et collaboratrice artistique, depuis 2001, de Frédéric Bélier-Garcia (directeur du Quai et du NTA), a dû faire sans outils dramaturgiques. Et sans définition de ce que sont les personnages, Laurent Mauvignier n'en ayant pas non plus donné dans son livre. « L'idée était de mettre en avant cette écriture et dès lors de



Le comédien et metteur en scène Nicolas Berthoux.

jouer avec cette dentelle. C'est comme travailler avec une parition ». Une correspondance reprise par Caroline Goncé : « C'est un texte pensé musicalement. Mais il est aussi très imagé, très cinématographique. Et, à l'instar d'un Jean-Luc Lagarce, Mauvignier propose une écriture quelque part théâtrale. Sans le faire forcément exprès d'ailleurs ». Dans « Ce que j'appelle oubli », ce dernier réinterroge encore cet effet de catharsis propre à la notion de groupe et celle d'un petit pouvoir qui fait naître une action immonde. « C'est une société abrutissante et aliénante, égoïste et égocentrique, que nous dépeint Laurent Mauvignier. Cette société est la nôtre. Nous y vivons sans même avoir conscience que nous la subissons. Le constat est sans appel. Nous assistons impuissants au drame qui se joue tous les jours devant nos yeux d'aveugle, et la parole du défunt nous le rappelle avec force et fracas ». C'est l'actuel délégué général du NTA Daniel Besnehard qui a soufflé ce projet à Nicolas Berthoux, se souvenant de l'avoir vu seul en scène, en 2001, avec « L'inquiétude » de Valère Novarina. Outre Caroline Goncé, le comédien et metteur en scène a fait appel à Stéphane Bazoge pour la lumière, Jérôme Paressant pour le son et à Guillaume Barré pour la régie.

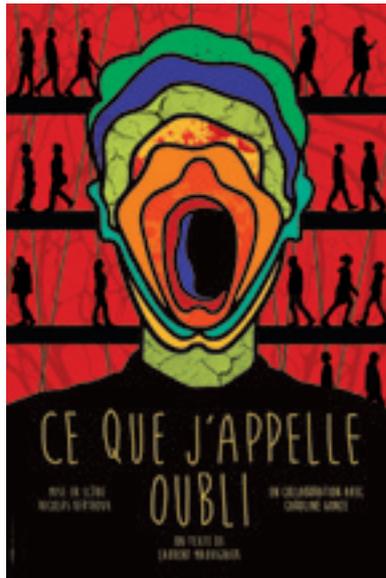
Coproduit par le Nouveau Théâtre d'Angers (NTA), Le Grand T, théâtre de Loire-Atlantique et la C^{ie} Métis.

• Ce que j'appelle oubli • a été créé du 9 au 13 mars au Grand T.

Ce lundi, mardi et mercredi à 19 h 30, jeudi et vendredi à 20 h 30, samedi à 18 heures (de 8 € à 23 €, 02 41 22 20 20). Représentations au Château du Plessis-Macé le jeudi 26 mars à 14 h 30 et 20 h 30.



Du 16 au 21 mars au théâtre Le Quai se tiennent les premières représentations de Ce que j'appelle oublié de la Cie Mêtis. Le Scéno s'y est rendu et vous en dit un petit peu plus...



Adaptation du roman éponyme de Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oublié* est le récit théâtralisé d'un fait divers presque anodin. Mis en scène et raconté par Nicolas Berthoux, la pièce transporte le spectateur d'une scène de crime jusqu'au tribunal. Une histoire douloureuse dont il est difficile de sortir indemne.

Entre théâtre et témoignage

Le texte de Laurent Mauvignier est touchant par sa véracité. Il confronte le spectateur à la cruauté, celle d'un hypermarché de la violence. Si la victime voulait seulement boire une bière, il ne savait pas encore que l'ultime gorgée de cette canette bon marché serait celle d'une vie qui va lui échapper. Les hommes chargés de la sécurité du magasin sont en réalité à la source du climat d'insécurité de ce récit.

Un pour tous, tous contre un

Tout au long de la représentation, la lumière épouse le visage de Nicolas Berthoux. Le jeu de lumière dresse d'ailleurs un cadre sur le sol, délimitant l'espace du comédien. Ce dernier joue le rôle d'intermédiaire entre l'histoire et le public. Les spectateurs se sentent comme les témoins de l'intimité de la victime. En apostrophant son auditoire, le comédien fait naître un sentiment de complicité dans l'atrocité. Il parvient haut la main à faire culpabiliser l'attention des personnes présentes.

Des mots à la craie

En utilisant une craie blanche, Nicolas Berthoux écrit à même le sol des termes que l'on retrouve dans le texte de Mauvignier. Ainsi la craie se fait l'écho de la parole. Il y est inscrit des mots comme « soif », « bière » ou encore « procureur ». Des termes que l'acteur n'a de cesse de répéter durant les 1h10 de spectacle. Il les répète encore et encore, peut-être pour abrutir le public. Le pari est réussi car le spectateur est mis K.O.

Ce que j'appelle oublié est une pièce qui se distingue par sa modernité. Très vite, la réalité des faits prend le dessus sur le jeu. Une représentation dérangeante et interpellante sur la société qu'est la nôtre.



théâtre Réussite complète pour la Cie Mêtis

Réussite complète pour la Cie Mêtis

Après l'avoir lu et joué au Qual, la Cie Mêtis a repris *Ce que j'appelle oublié* de Laurent Mauvignier sur la scène du Plessis-Macé, jeudi 26 mars. Ce texte de 60 pages, écrit en une seule et unique phrase est basé sur un fait divers lyonnais de décembre 2009.



© Jérôme Paressant

Une mise en lumière et en son

Nicolas Berthoux est seul en scène. Il occupe l'espace magistralement, de face, de dos, couché... Peu importe sa posture, **il respire le texte qu'il déclame**. Le choix de la mise en scène – assurée par Nicolas Berthoux, en collaboration avec Caroline Gorce – en a subjugué plus d'un.

Pour aider le spectateur à entrer dans l'histoire, le metteur en scène n'a pas hésité à utiliser un **jeu de lumière important**, cadrant les déplacements du comédien, et une **bande-son adaptée**, ponctuant cette phrase pour lui apporter un poids supplémentaire. L'utilisation du son permet aussi au comédien de se poser et d'écrire à la craie, des mots issus du texte, sur le sol. Un spectacle parfaitement **rythmé** et **totalemment visuel**.

Un texte poignant et retentissant

Ce que j'appelle oublié est tiré du livre de Laurent Mauvignier. Ce texte d'une seule et même phrase raconte selon différents points de vue, le **terrible drame** survenu à un homme qui s'abreuve simplement d'une bière dans un magasin. Pour ceux qui ont lu le texte ou qui l'ont entendu sur la scène du Bar du Qual, il prend sur scène une dimension tout autre.

Grâce au talent de Nicolas Berthoux et à l'ingéniosité de la mise en scène, le spectateur peut vivre les passages en visualisant clairement les bourreaux et la victime. Le public n'en ressort pas indemne et garde en tête une phrase cruciale : « **un homme ne doit pas mourir pour si peu** ».

Lu, joué et approuvé

La simple lecture de ce texte avait déjà **résonné dans les oreilles** des spectateurs en février dernier, la représentation théâtrale porte le texte encore plus haut et donne **l'écho** qu'il mérite à ce fait divers de décembre 2009. **L'homme n'a pas le monopole de vie ou de mort sur un autre homme**, c'est bien le message à retenir de cette pièce. Bravo à la Cie Mêtis pour cette mise en exergue et cette magnifique interprétation.

Mélanie Hourard

Photos © Jérôme Paressant

Durée du spectacle :

environ 1h15

Coût du spectacle:

2100€ TTC en préachat + droits d'auteur

2400€ TTC en diffusion + droits d'auteur

Défraiement pour 4 personnes

Jauge maximale pour une bonne perception du spectacle:

300 personnes

Plateau

Dimension mini: 7x7m

Hauteur mini: 5m

Sol noir (parquet ou tapis de danse)

Pont Alu triangulé de 6x6m sous perche (Possibilité sans pont à étudier avec le régisseur)

Lumière

12 découpes Robert Julia 613sx (impératif)

11 PARS 64 cp 60

1 PC 1kw

24 Gradateurs + salle

Utilisation de sel à fumée pour effet brouillard (impératif)

Son

Système de diffusion adapté à la salle avec façade et lointain

Loges

1 loge avec miroirs douche, serviettes.

Merci de prévoir un catering léger (bouilloire, thé, café, eau minérale, barre de céréales, fruits...)

**La fiche technique complète est disponible sur demande:
Stéphane Bazoge (régisseur lumière) - 06 63 68 83 81 - tristan.z@hotmail.fr**



Contact diffusion
Emilie Lainé - 06 19 37 27 65
diffusion@compagniemetis.fr

La compagnie Mêtis est reconnue d'intérêt général.
Agrément Jeunesse et Education Populaire (n°49J2213)



Compagnie Mêtis
La Cité - 58 Bd du Doyenné - 49000 Angers
diffusion@compagniemetis.fr
www.compagniemetis.fr
www.facebook.com/ciemetis

La Cie Mêtis est soutenue dans son fonctionnement par la Ville d'Angers.
Ce projet est soutenu par l'État - préfet de la Région Pays de la Loire -
direction régionale des affaires culturelles.